

Dissertation littéraire programme ENS B/L

Conception ESSEC

Session 2021

Le SUJET :

« Quel dieu, disait Valéry, oserait prendre pour devise : *Je déçois* ? La littérature serait ce dieu ; peut-être sera-t-il possible un jour de décrire toute la littérature comme l'art de la déception. L'histoire de la littérature ne sera plus alors l'histoire des réponses contradictoires apportées par les écrivains à la question du sens, mais bien au contraire l'histoire de la question elle-même. »

Que pensez-vous de ce propos de Roland Barthes (« Le point sur Robbe-Grillet », *Essais critiques*, Editions du seuil, 1964, p. 204) ?

La citation est composée d'une (quasi) citation (le propos de Paul Valéry n'est pas encadré par des guillemets) et d'une réflexion en forme de réponse à la question posée en ouverture : Quel dieu ? La littérature serait ce dieu.

Elle est extraite d'un article consacré à Robbe-Grillet, qui était à l'origine la préface d'un ouvrage où le critique Bruce Morissette exposait sa lecture systématique des romans de l'auteur de *La Jalousie*. Roland Barthes, après avoir rendu compte de la ligne théorique adoptée par Morissette, propose sa propre idée de ce qui se joue dans l'entreprise littéraire du chef de file du Nouveau Roman : une certaine conception de la littérature. Barthes soutient qu'avec des œuvres comme celles de Robbe-Grillet, la littérature se définit autrement. Elle est un dispositif textuel qui vise à décevoir. En assimilant la littérature à « l'art de la déception », Barthes assurément choisit de provoquer un certain nombre de lecteurs qui ne sauraient accepter cette définition aux allures de paradoxe. Comment, en effet, concevoir que la littérature, tenue généralement pour un discours riche de savoirs et dispensateur de plaisir, suscite la déception ? Le paradoxe est encore plus surprenant, si l'on précise que la littérature a *vocation* à décevoir. Certaines copies se demandent qui subit cette déception : l'écrivain ou le lecteur ? La dernière phrase, en soulignant que cette déception tient au suspens du sens, montre assez que c'est d'abord le lecteur qui affronte ce sentiment.

La littérature déçoit, parce qu'elle est constituée par un discours qui ne délivre pas un sens, mais qui pose des questions auxquelles il ne répond pas. Elle laisse le lecteur en face d'un défaut de sens. Tout au plus, elle propose des réponses contradictoires, autrement dit, qui reconduisent au questionnement.

Tel était le premier point à bien comprendre.

S'y ajoutait un second point, lié à la nature de l'histoire de la littérature. Là encore, le propos est surprenant, puisque Roland Barthes envisage celle-ci non plus comme une succession d'œuvres offrant un sens *positif*, mais comme une série de *mises en question* du sens. Les écrivains, dit Barthes, apportent sans doute des réponses à la question du sens, mais celles-ci sont contradictoires dans leur multiplicité et illusoires, car, en fait, la littérature (les œuvres littéraires) s'obstine à maintenir ouverte la question du sens.

I) REMARQUES DE CORRECTION

On ne peut que renouveler la recommandation faite dans les rapports précédents : il faut lire avec la plus grande attention toute la citation, afin de n'en rien négliger, et de pouvoir éclairer sa cohérence. Trop souvent, la lecture se révèle partielle et peu soucieuse de dégager la logique de l'ensemble. Si le lecteur voit dans le propos une difficulté liée précisément à cette exigence de cohérence, il va de soi qu'il doit exploiter cette découverte et mesurer sa portée. Ce travail liminaire est indispensable pour construire le problème et penser une problématique.

La citation de Barthes a fait l'objet d'interprétations hâtives. Souvent, la notion de déception retient tellement l'attention que tout le reste est oublié, et d'abord, la question même du sens. La copie se contente de déplorer que naisse la déception à la lecture d'un livre, alors qu'on en attendait des merveilles !

Quand la question du sens est posée, elle se réduit souvent à la seule *mimesis*. La déception, dit-on, c'est de ne pas voir à quoi l'œuvre se réfère, ce qu'elle représente exactement (comme dans la peinture non figurative). D'où de longs développements sur la poésie hermétique, celle de Mallarmé, bien sûr.

On ne s'interroge absolument pas sur la relation des signes et du sens. D'ailleurs, la question se pose trop souvent en termes binaires : avoir du sens / n'avoir aucun sens. L'illustration la plus fréquente étant la « littérature de l'absurde » qui est présentée comme modèle de l'absence de sens.

Rares sont les candidats qui ont pris en compte la dimension historique du problème. Roland Barthes inscrit cette dimension dans son propos : « peut-être sera-t-il possible un jour ... », 'L'histoire de la littérature ne sera plus [...] mais au contraire ... ». S'attacher ici à penser l'historicité de la question permettait d'ouvrir une réflexion sur la conception du signe et du sens à telle ou telle époque.

En ce qui concerne la forme, on note que les copies respectent plutôt bien les règles de l'exercice. Certaines introductions sont cependant beaucoup trop longues. Dans l'ensemble, les développements sont bien composés, avec des exemples parfois fort bien analysés.

Les correcteurs déplorent malgré tout le nombre significatif de copies dont l'écriture pose de réels problèmes de déchiffrement.

II) REMARQUES SUR LE TRAITEMENT DU SUJET

La littérature serait donc *déceptive* (c'est l'adjectif auquel recourt souvent Roland Barthes), parce qu'au lieu de délivrer un sens, elle s'arrangerait pour en suspendre l'émergence. Elle y mettrait même tout son *art*, vu que le langage qui est son matériau est *naturellement* solidaire du sens. Les mots qu'elle emploie ont une signification ; les phrases qu'elle compose ont en principe un sens. (Elles veulent « dire quelque chose » ou alors, elles sont « absurdes »). Le « monde » dont elle parle, lui aussi, est supposé avoir un sens.

Si, comme le dit Barthes évoquant Hegel, l'ancien Grec prête l'oreille à la nature, l'interroge et perçoit en elle un « immense *frisson* du sens » qu'il nomme : Pan, l'homme occidental a, depuis, socialisé la nature. Il l'a humanisée. Et quand il prête l'oreille à cette nature, il entend lui aussi un « frisson », mais non plus celui des sources et des bois, mais celui « d'une machine immense qui est l'humanité en train de procéder inlassablement à une création du sens, sans laquelle elle ne serait plus humaine ». (*Essais critiques*, « L'activité structurale »)

En fait, cette écoute curieuse est le fait de tous les hommes, « le monde n'a cessé, de tout temps, de chercher le sens de ce qui lui est donné et de ce qu'il produit », mais, la nouveauté, c'est cette pensée qui « cherche moins à assigner des sens pleins aux objets qu'elle découvre, qu'à savoir comment le sens est possible, à quel prix et selon quelles voies. » (« L'activité structurale »). Tout l'intérêt s'est désormais déporté du sens plein et fini des objets vers l'*Homo significans*, l'homme qui fabrique du sens.

La littérature n'a pas vocation à désigner le sens, à le nommer, mais à *dire* son lieu. Elle est une *mantique* ; à la fois « intelligible et interrogante, parlante et silencieuse », « réponse à celui qui la consomme et cependant toujours question à la nature, réponse qui interroge et question qui répond ». (L'activité structurale »)

Interrogeant le sens du monde, la littérature, dans la mesure où elle le décrit, comme le fait Robbe-Grillet, est au fond prise entre deux perspectives : le « rendre » dans toute sa matérialité (c'est le Robbe-Grillet « chosiste ») ou le montrer à travers l'inévitable regard de l'homme qui en rend compte (c'est le Robbe-Grillet « humaniste »). Précisément, l'auteur des *Gommes* et de *La Jalousie*, cultive cette ambiguïté qui est constitutive de son œuvre. Le sens historique de cette œuvre, selon Barthes, c'est qu'elle vise « l'envers même du sens, c'est-à-dire une *question* ».

Bien sûr, comme toute littérature, l'œuvre romanesque de Robbe-Grillet se demande ce que les choses signifient, ce que le monde signifie, mais, il faut ajouter que, si elle pose cette question, c'est en lui soustrayant sa réponse. « Aucune littérature au monde, écrit Barthes, n'a jamais répondu à la question qu'elle posait, et c'est ce suspens même qui l'a toujours constituée en littérature : elle est ce très fragile langage que les hommes disposent entre la violence de la question et le silence de la réponse » (*Essais critiques*, « Le point sur Robbe-Grillet »). Et, en fait, c'est moins la réponse que la question que l'on interroge en elle.

Pourquoi ce questionnement sans réponse ? Le monde fait l'objet de notre interrogation. Quel est son sens ? Si nous posons cette question dans le cadre de la science, nous attendons une réponse, même si celle-ci doit être provisoire. La littérature, elle, évoque le monde sur le mode de la *perplexité* comme dit Compagnon. Elle dit le monde en maintenant ouverte, *par son usage singulier du langage*, l'interrogation qui suscite sa prise de parole. Elle ne prétend pas agir immédiatement sur le réel ; elle le *double*, écrit Barthes, c'est-à-dire qu'elle en produit une doublure dont l'écart avec celui-ci est constitutif d'elle-même. Doublure de langage qui évoque en *inquiétant* ce qu'elle évoque. C'est tout « l'art de la déception », qui consiste à « laisser fuir le sens », à [secouer] ce qui existe, sans pourtant

jamais préformer ce qui n'existe pas encore », à « [donner] du souffle au monde. » (*Essais critiques*, « Littérature et signification »)

Comment concevoir cet « art de la déception » ? « Une technique déceptive du sens [...] Cela veut dire que l'écrivain s'emploie à multiplier les significations sans les remplir ni les fermer et qu'il se sert du langage pour constituer un monde emphatiquement signifiant, mais finalement jamais signifié. »

Trois points méritent réflexion :

- 1) certaines œuvres ne donnent-elles pas le sentiment qu'elles apportent une réponse, parfois péremptoire à la question du sens ? Ainsi, les romans de Zola, désignés comme « romans à thèse ». Selon Barthes, ils gardent, par leur « technique romanesque » et ménagent de la sorte une « secousse », un « souffle », du « rêve ».
- 2) cette suspension de la réponse est-elle le fait de toute littérature ? Pour Barthes, dès lors qu'il y a ce langage *connotatif*, c'est-à-dire irréductible à une pure *praxis*, il y a « apparition de sens seconds, reversés et fuyants » et il y a *littérature*. Mais, bien sûr, ce traitement du sens s'accomplit selon des choix techniques variés qui déterminent l'émergence de sens plus ou moins pleins. L'écriture classique codifie les signifiants littéraires ; les poétiques modernes les livrent plutôt au hasard.
- 3) si la nature anthropologique de la littérature a toujours été de poser et de décevoir le sens, il faut constater que la préférence accordée au sens « plein » ou au sens « suspendu » varie avec les époques, et il n'est pas seulement question de valeur esthétique dans le choix manifesté. Barthes invoque une valeur éthique et l'on pourrait ajouter une valeur ontologique. Le point de vue normatif des années soixante, c'était que « la « mauvaise » littérature, [c'était] celle qui pratiquait une bonne conscience des sens pleins, et la « bonne » littérature, [c'était] au contraire celle qui luttait ouvertement avec la tentation du sens. » Sommes-nous encore enclins à voir les choses ainsi ? Et ne faut-il pas reconnaître que, si la nature anthropologique de la littérature implique cette *perplexité quant au sens*, elle appelle sans doute aussi un *désir de sens* et donc une exigence de construction du sens de la part du lecteur.
- 4) cette exigence, malgré tout, nous la vivons comme un *essai*. La littérature nous donne l'espace et le temps (*Avenir* de Michaux) de voir comment nous bricolons du sens. C'est un jeu mais, à sa façon, il ne manque pas de sérieux (« On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret », *Le Grand Combat*).
- 5) comment pouvons-nous envisager cette nouvelle histoire de la littérature qui ne retiendrait pas les sens « pleins » des œuvres, mais qui décrirait les modes de suspension du sens ? Précisément, en montrant comment, dans la dynamique historique des œuvres, une tension s'établit entre deux perspectives, entre deux désirs : la préhension du sens / la déception du sens. Cette tension, d'ailleurs, est sans doute active dans toute œuvre littéraire, car la littérature vit de promettre et de décevoir.